

La route du sel. Jalons pour une théologie de la vie cistercienne *

Chaque fois que je viens aux Bernardins, j'ai le sentiment d'entrer dans un lieu chargé d'une longue histoire. Les pierres et les murs en portent la mémoire. Constructions, destructions, restructurations disent quelle fut leur destination. Ici, pendant cinq siècles, des moines, plutôt jeunes et appartenant à la tradition cistercienne, ont vécu un défi difficile : mener des études sérieuses, en l'occurrence de type universitaire, tout en demeurant d'authentiques chercheurs de Dieu. Aujourd'hui, ce lieu retrouve sa vocation première. Il n'est plus réservé aux moines. Il est ouvert à toute personne qui cherche à mettre du sel dans sa vie, et particulièrement le sel de l'Évangile.

En m'adressant à vous ce soir, si je puis exprimer un souhait, c'est que mes propos soient de la nature du sel que je reçois à l'école de Cîteaux pour donner de la saveur à ma vie, et pour la partager avec vous. Si, en m'écoutant, quelques grains de sel peuvent contribuer à la saveur de votre vie baptismale et ecclésiale, j'en serais très heureux ! Je vous invite donc à prendre ce qu'on pourrait appeler « la route du sel », où Jésus s'est librement engagé pour aller des Rameaux à la Résurrection. C'est la route que l'Église reprend chaque année en célébrant la Semaine sainte. Il n'y en a pas de plus propice pour donner de la saveur, et donc aussi de la sagesse, à notre vie et à la vie du monde. En m'arrêtant à cinq grandes étapes de cette route, je m'efforcerai de montrer comment chacune donne ses marques à la vie cistercienne, et aussi à la vie de l'Église.

J'ai conscience d'avoir fait des choix, guidé par mon appartenance à un lieu particulier de vie en Église : Cîteaux, et tout ce qui, de près ou de loin, en porte la marque. En prenant la route du sel, d'autres choix auraient été possibles, car, dans l'Église comme dans le

* Texte d'une conférence donnée au Collège des Bernardins (Paris) le 9 mars 2017.

Royaume des cieux, il y a beaucoup de demeures. Quoi qu'il en soit, en elle, tout se tient suffisamment fort pour que les uns et les autres, nous puissions nous dire, dans le respect de nos engagements et de nos choix : « Tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi. »

Les Rameaux : l'humilité de Dieu manifestée dans l'humanité du Christ

Les moines bénédictins qui venaient de l'abbaye de Molesme, avec leur abbé, saint Robert, sont arrivés au lieu-dit « Cîteaux », le dimanche 21 mars 1098. Cette date avait été soigneusement choisie. Elle avait en effet le grand avantage de conjuguer le même jour la célébration des Rameaux, qui ouvre la Semaine sainte, et la fête du trépas de saint Benoît. Or, nous savons que la raison majeure qui est à la base du départ des moines de Molesme pour Cîteaux provient d'un sentiment aigu d'être infidèles à leur profession solennelle de vivre selon la règle de saint Benoît. Arriver à Cîteaux le jour où l'Église acclame son Roi doux et humble, monté non pas sur un cheval mais sur un âne, c'était déjà manifester l'intention de suivre Jésus dans son abaissement « afin de mériter de prendre place en son royaume¹ ». Que ce jour-là coïncide avec le trépas de saint Benoît, qui fait de l'humilité la colonne vertébrale de sa Règle, souligne à l'évidence la cohérence de la démarche. Le Christ, auquel ce petit groupe de moines dissidents veut ne rien préférer, n'est pas d'abord le Seigneur dans l'épiphanie de sa gloire, mais celui qui déclare : « Je ne suis pas venu faire ma volonté, mais celle de celui qui m'a envoyé », celui-là même qui « s'est fait obéissant jusqu'à la mort » et que saint Benoît, en homme réaliste et qui a bien les pieds sur terre, nous demande d'imiter par des actes².

Héritiers de saint Benoît, mais arrivant plus de six siècles après lui, les cisterciens vont naturellement s'efforcer de vivre dans le contexte culturel et religieux de leur époque³, sans confondre authenticité monastique et repli sur des formes archaïques. Cela explique, pour une grande part, la nouvelle tournure qu'ils vont donner à l'interprétation de la Règle avec le souci d'y conformer leur manière de vivre. On peut la caractériser en disant que l'école du service du Seigneur instituée par saint Benoît devient, à Cîteaux, l'école de l'amour⁴. Non qu'elle ne le soit pas déjà chez saint Benoît, mais de

1. *Règle de saint Benoît (RB)*, Prologue 50.

2. *RB* 7, 31-34.

3. Denis DE ROUGEMONT, *L'amour et l'Occident*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1962.

4. Jean LECLERCQ, *L'amour vu par les moines au XII^e siècle*, Cerf, Paris 1983.

manière plus explicite, plus pénétrée de ce qui apparaît comme le grand détour de la charité tel qu'il se déploie dans le mystère de l'Incarnation. Cîteaux, il est vrai, commence à un moment où les défenseurs de la catholicité n'ont plus à lutter contre ceux qui mettent en doute la divinité du Christ, comme c'était encore le cas quand saint Benoît écrivit sa Règle. Par contre, en cette fin du XI^e siècle et tout au long du XII^e, on se plaît de plus en plus à contempler l'humanité du Christ jusque dans son anéantissement le plus extrême, non de façon doloriste, mais dans l'onction de l'amour qui s'émerveille et se laisse embraser : par l'incarnation de son Fils, Dieu est venu chercher l'homme là où il est, dans le charnel, le sensible, l'affectif, et, en repartant de là, Dieu conduit l'homme jusqu'au cœur de sa divinité. Sans doute peut-on avancer, mais toujours avec prudence, que la différence d'accent entre la sagesse clunisienne et la sagesse cistercienne se situe principalement à ce niveau-là. Cluny, avant Cîteaux et plus que Cîteaux, tourne ses regards vers le Christ en gloire. Cîteaux, après Cluny et plus que Cluny, tourne ses regards vers le Jésus de l'histoire, vers ce Dieu qui, par son humanité, s'est fait accessible à toute l'épaisseur humaine⁵. D'où, des styles de vie monastique assez différents aujourd'hui encore quand on passe d'un monastère bénédictin à un monastère cistercien. On peut préférer l'un à l'autre, mais que l'on se garde de dire que l'un fait mieux que l'autre ! Ils se recommandent de la même source et, dans l'unique Église du Christ, ils sont aussi inséparables que l'Orient et l'Occident.

Si l'on cherche des indices de ce passage de l'école du service du Seigneur à l'école de l'amour, opéré par la sagesse cistercienne, l'un des plus évidents apparaît quand on relève les titres des écrits cisterciens du XII^e siècle. Saint Bernard écrit son fameux « Traité de l'amour de Dieu » (*De diligendo Deo*), Aelred de Rielvaux son « Miroir de la charité » (*Speculum caritatis*), Guillaume de Saint-Thierry son « Traité sur la nature et la dignité de l'amour » (*De natura et dignitate amoris*), et l'on sait combien les cloîtres sont habités par des hommes et des femmes qui méditent et commentent avec prédilection le livre par excellence de l'amour présent au cœur de la Bible, le *Cantique des cantiques*. L'amour ne leur fait pas peur et ils n'ont pas peur d'en parler, parfois en termes très charnels, voire

5. L'une des conséquences de cette spiritualité de l'Incarnation est que l'accès au spirituel passe par une traversée de l'humain qui peut prendre du temps. On en trouve un bon exemple chez saint Bernard dans son *Traité de l'amour de Dieu* (*Sources Chrétiennes* 393, Paris, Cerf, 1993) où il présente un itinéraire de l'amour en quatre degrés, qui s'appuie sur 1 Co 15, 46 ainsi traduit : « Ce qui paraît en premier lieu, ce n'est pas l'être spirituel, mais l'être animal ; le spirituel ne vient qu'ensuite. » Sur cette base scripturaire, saint Bernard pose comme premier degré de l'amour de Dieu : l'amour de soi humain et charnel avec ses ambiguïtés.

presque sensuels, mais sans jamais tomber dans la sensualité. À ceci se reconnaît leur véritable grandeur spirituelle : ils sont capables de considérer toute réalité charnelle à sa juste hauteur, là où elle est assumée par le Christ et transfigurée par l'Esprit. N'oublions pas que, pour saint Bernard, le Christ est le baiser de Dieu, et l'Esprit le baiser du baiser de Dieu⁶. On peut ainsi avancer que la sagesse cistercienne est essentiellement d'ordre nuptial. C'est au banquet de l'amour que Bernard et tous les grands maîtres cisterciens invitent leurs disciples.

Jeudi saint : le signe auquel on reconnaîtra les disciples du Seigneur

La veille de sa passion, le Seigneur Jésus a accompli deux gestes qui, depuis lors, habitent la mémoire de l'Église : le lavement des pieds et la fraction du pain. Deux gestes inséparables, l'un et l'autre accompagnés de paroles qui en expriment l'intention, l'un et l'autre provenant de la même source : l'Amour qui bat au cœur du monde.

La fraction du pain, plus couramment appelée « eucharistie », appartient à la vie « ordinaire » de l'Église et en constitue le trésor le plus précieux. Vatican II recommande aux prêtres de célébrer la messe tous les jours⁷. La plupart des religieux et religieuses ont une pratique quotidienne de l'eucharistie. Et même si, de nos jours, du fait de la diminution du nombre des prêtres, il devient plus difficile pour les fidèles du Christ de participer aussi souvent qu'ils le voudraient à une eucharistie proche de leur lieu de vie, il reste que beaucoup, surtout en région urbaine, en gardent une pratique fréquente, spécialement aux temps forts de l'année liturgique.

À l'inverse, le lavement des pieds fait figure de célébration plutôt « extraordinaire ». À quelques exceptions près, il n'est guère célébré que le Jeudi saint, et encore, ce n'est pas toujours le cas. Le missel romain précise : « Après l'homélie [...], on procède au lavement des pieds, là où, pastoralement, il semble bon de le faire. » Cela veut dire que sa célébration est laissée à la discrétion de l'Ordinaire du lieu. Beaucoup de fidèles n'y ont jamais participé. C'est un geste étrange, embarrassant. A-t-il encore sa raison d'être ?

Dans les monastères où l'on vit selon la règle de saint Benoît, la célébration hebdomadaire du lavement des pieds est restée en vigueur jusqu'au concile Vatican II, comme le demande la Règle⁸.

6. Cf. les 8 premiers sermons de saint Bernard sur le *Cantique des cantiques*.

7. *Presbyterorum ordinis*, 13.

8. *RB* 35, 9.

Depuis, elle a été quasiment abandonnée, au même titre que d'autres pratiques jugées désuètes ou trop fréquentes comme l'étaient bon nombre de processions de type dévotionnel. Pareil abandon est-il justifié ? Notre communauté de Cîteaux s'est posé la question, dans une volonté de confronter nos pratiques monastiques avec l'Évangile et la règle de saint Benoît. Aujourd'hui, le lavement des pieds a retrouvé une place particulière dans notre vie communautaire, et sa célébration nous provoque à une manière renouvelée de vivre les exigences de l'Évangile. Cela ne s'est pas fait sans résistance et sans que nous retrouvions ensemble le lien pour ainsi dire viscéral qui existe entre ce geste, que saint Bernard considérait comme un sacrement, et le commandement nouveau du Seigneur :

Si je vous ai lavé les pieds, vous devez vous aussi vous laver les pieds les uns aux autres (Jn 13, 14).

Comme je vous ai aimés, vous devez vous aussi vous aimer les uns les autres. Si vous avez de l'amour les uns pour les autres, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples (Jn 13, 34-35).

La parole du Seigneur et le geste qui l'accompagne apparaissent ici dans toute leur force. Cela explique pourquoi la célébration du lavement des pieds, qui avait lieu chaque samedi dans les monastères, conformément à la prescription de la règle de saint Benoît, avait reçu le nom de *mandatum* : pendant que les serviteurs de table entrant et sortant de semaine lavaient les pieds de leurs frères, la communauté se remémorait le « commandement nouveau (*mandatum novum*) » du Seigneur.

Il est permis de penser que notre contexte ecclésial actuel aurait beaucoup à gagner en donnant au lavement des pieds une place vraiment reconnue. Comme l'eucharistie, lui aussi est un trésor, différent mais complémentaire. Comme elle, le Seigneur l'a institué la veille de sa Passion et accompagné de l'injonction de le « faire » (Lc 22, 19 ; Jn 13, 15) à notre tour. Jusqu'à maintenant, il semble avoir été, sinon mis de côté dans la vie « ordinaire » de l'Église, du moins trop peu exploité. On peut même avoir l'impression que la fidélité à l'un joue presque comme une dispense de fidélité à l'autre. Suffit-il en effet de renouer avec le lavement des pieds une fois par an, le Jeudi saint, pour être fidèle à la mémoire de Jésus ? Par ailleurs, quand l'évêque dans sa cathédrale lave les pieds d'une douzaine de fidèles, ou l'abbé dans son monastère d'une douzaine de moines, n'est-ce pas une fidélité qui reste à mi-chemin de l'intention profonde du Seigneur : « Si je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. Car c'est un exemple que je vous ai donné, pour que vous fassiez, vous aussi, comme moi, j'ai fait pour vous » (Jn 13, 14-15) ? C'est à la

réciprocité du geste entre nous que l'exemple du Seigneur veut nous conduire. Autrement, nous en restons à une pratique du lavement des pieds aussi regrettable que celle de l'eucharistie où, pendant des siècles, le seul ministre communiait, laissant l'assemblée privée de la nourriture qui lui était destinée et renvoyée à une « communion spirituelle ».

On comprendra que cette méditation ne cherche nullement à remettre en cause la grandeur et la sainteté du sacrement de l'eucharistie. Nous le vénérons et nous l'adorons dans la foi de l'Église, source et sommet de toute sa vie. S'il y a question, c'est sur le rapport entre l'eucharistie et le lavement des pieds dans la vie « ordinaire » de l'Église. Pourquoi celui-ci semble-t-il à ce point laissé dans l'ombre ? Cela serait peut-être sans gravité si l'on ne pouvait voir dans cette « omission » l'une des raisons qui ont abouti à tant et tant de divisions et de déchirements dans l'Église. Toutes nos « disputes » eucharistiques et toutes nos querelles dogmatiques, pour sérieuses qu'elles soient, auraient-elles jamais eu leurs raisons d'être ou en tout cas les conséquences que l'on sait dans la vie du Peuple de Dieu, si nous avions été plus fidèles à célébrer intelligemment et comme il convient le geste du Seigneur lavant les pieds de ses disciples et leur donnant son commandement nouveau⁹ ? En ne retenant, dans la vie « ordinaire » de l'Église, que « le geste du salut par le haut¹⁰ », n'a-t-on pas donné ombrage à l'eucharistie elle-même dont le « président » n'est jamais plus que le sacrement de « celui qui sert » (Lc 22, 27) ? Avec tout l'amour et la déférence que je voue à l'Église, j'oserai dire davantage encore : Ne se porterait-elle pas mieux dans sa tête et dans son cœur si elle prenait davantage au sérieux « le geste du salut par le bas » ?

Prendre au sérieux le lavement des pieds, c'est prendre au sérieux la béatitude que Jésus y agrafe : « Heureux êtes-vous, si vous le faites » (Jn 13, 17) ! Il est vrai que le président de l'eucharistie n'en dit pas moins : « Heureux les invités au repas du Seigneur ! » On peut bien sûr spiritualiser ces gestes et ces paroles, mais la béatitude

9. Même s'il ne s'agissait pas à proprement parler du lavement des pieds, on se souvient avec émotion de l'initiative prise par Paul VI en 1975, dans la chapelle Sixtine, après l'annonce du dialogue théologique qui s'ouvrirait entre l'Église catholique et l'Église orthodoxe. Le Pape fit un geste qui stupéfia toute l'assistance : il s'agenouilla devant le représentant de l'Église orthodoxe (patriarcat de Constantinople), le métropolitain Méliton de Chalcédoine, et lui baisa les pieds. Ce geste était sans précédent dans l'histoire de l'Église. Lorsque le métropolitain voulut faire en retour le même geste, Paul VI l'en empêcha pour préserver toute la gratuité de son initiative, et éviter toute interprétation en forme de pression indirecte sur le patriarcat de Constantinople.

10. Cf. Christelle JAVARY, *La guérison, Quand le salut prend corps*, Paris, Cerf, 2004, p. 122...128.

ici et là est dans le « faire ». Un « faire » qui ne s'en tient pas au rite mais qui pourtant y prend sa source et y trouve son sens. Un « faire » mystagogique qui donne la joie d'entrer dans le mystère. Un « faire » où le « pour vous » de l'eucharistie et l'« entre vous » du lavement des pieds enrachent toute l'Église dans l'harmonieux équilibre de la charité parfaite.

Pour montrer le lien inséparable qui existe entre l'eucharistie et le lavement des pieds, et ce qui les distingue, on pourrait dire ceci :

– L'eucharistie ouvre la porte des temps nouveaux sous le signe de l'Alliance nouvelle et éternelle entre Dieu et l'humanité tout entière. Sa célébration est toujours présidée par un prêtre légitimement ordonné. Communier au corps et au sang du Christ exige une vie baptismale vraiment fidèle à l'Amour divin qui se donne jusqu'au bout sans jamais se reprendre.

– Le lavement des pieds ouvre, lui aussi, la porte des temps nouveaux. À la lumière du même Amour divin qui se manifeste dans l'humble service, il annonce et réalise, comme un sacrement¹¹, la fraternité universelle des enfants de Dieu. Ici, le plus grand vient en aide au plus petit, le plus riche au plus démuné, le plus saint au plus pécheur, et réciproquement, le plus pécheur vient au secours du plus saint, le plus démuné trouve de quoi donner au plus riche, le plus petit ennoblit le plus grand. Cela veut dire que, pour accomplir ce geste, nul n'est trop pécheur et nul n'est trop saint, car nul ne préside ici sinon celui qui sert en se tenant, comme Jésus lui-même, aux pieds de son prochain. Homme ou femme, riche ou pauvre, malade ou bien portant, clerc ou laïc, religieux ou mécréant..., l'eau dont chacun se sert provient de son baptême. Un jour, elle fut changée en vin, en vue d'un autre jour où le vin lui-même fut changé en Sang pour la rémission des péchés et la joie des noces éternelles.

Vendredi saint : manifester le Christ dans sa contemplation sur la montagne

La constitution *Lumen Gentium*, au chapitre 6, distingue divers chemins de vie religieuse. Moines et moniales se reconnaissent parmi ceux qui « manifestent le Christ aux fidèles comme aux infidèles

11. Saint Bernard considérait le lavement des pieds comme un sacrement, au même titre que le baptême et l'eucharistie. Cf. Saint BERNARD, *Sermons pour l'année*, traduction par Pierre-Yves Émery, Brepols/Taizé, 1990, p. 463-467.

dans sa contemplation sur la montagne¹² ». Qu'est-ce à dire ? Le texte ne précise pas de quelle montagne il s'agit. Est-ce la montagne où Jésus se retire pour prier ? Est-ce le Thabor ? Est-ce la montagne de Galilée où le Ressuscité donne rendez-vous à ses disciples ? Sans doute s'agit-il de toutes ces montagnes, sans oublier l'humble colline où Jésus accomplit, une fois pour toutes, la mission que le Père lui a confiée. Toute sa vie est en tension vers ce sommet où s'accomplit le plus grand de tous ses miracles, celui dont tous les autres n'étaient que le signe. Là, il sauve le monde. Il ne guérit pas un malade, ou même plusieurs malades... ici ou là... comme en passant... : il guérit le monde entier, une fois pour toutes, par sa Croix douloureuse et glorieuse. Il est au sommet de sa mission : « Mystère du Calvaire / Scandale de la Croix [...] / Sommet de notre terre / Où meurt la mort vaincue / Où Dieu se montre Père / En nous donnant Jésus¹³. »

Regardons ce crucifié, ce Roi de gloire. Sur le trône de la Croix, notre grand Dieu et Sauveur attire tout à lui :

– Lui qui a tant parlé, là il se tait. Mieux vaudrait dire qu'il n'a jamais autant parlé ! Mais là, il n'a plus de mots à dire, il est la Parole parfaitement accomplie, le Verbe du Père qui entre dans le grand Silence de l'Amour. Il est la Parole du Nouvel Adam qui récapitule en lui toutes les paroles des hommes et des femmes d'hier, d'aujourd'hui et de demain pour les offrir dans son *Amen* à la gloire du Père.

– Lui qui a tant regardé les personnes qui venaient à lui – on pense à son regard sur Lévi assis au bureau de la douane, sur le jeune homme riche, sur Pierre au sortir du Sanhédrin, etc.–, maintenant il n'a plus de regard pour le monde :

Serviteur inutile, les yeux clos désormais, le Fils de l'homme a terminé son œuvre. La lumière apparue rejoint l'invisible, la nuit s'étend sur le corps : Jésus meurt.	Maintenant tout repose dans l'unique oblation. Les mains du Père ont accueilli le souffle. Le visage incliné s'apaise aux ténèbres, le coup de lance a scellé la passion ¹⁴ .
--	---

Jésus n'a plus de regard pour le monde parce qu'il embrasse tous nos regards pour les tourner avec le sien vers le Père.

12. *Lumen Gentium*, chapitre 6, § 46.

13. Extraits d'une hymne liturgique, « Mystère du Calvaire », texte D. Rimaud, Cl. Rozier.

14. Hymne liturgique « La Parole en silence », strophes 2 et 3, texte CFC, © CNPL.

– Lui qui a tant marché sur les routes de Palestine, le voilà cloué sur la Croix, stable, intronisé comme Roi. « La croix demeure tandis que le monde tourne (*Stat crux dum volvitur orbis*) », disent les chartreux.

Notre vie monastique est configurée à ce Christ, Roi de gloire. Parvenu à ce sommet, il devient le grand contemplateur du Père qui attire à lui tous les hommes. C'est ici que les vœux et les comportements monastiques prennent tout leur sens : l'obéissance, la stabilité, la pauvreté, la chasteté, l'humilité, le silence, le vœu de conversion des mœurs, sont comme les clous qui nous fixent à la croix du Christ. La mission des moines et des moniales est une mission par attraction. Comme Jésus en croix, qui entendait les ricanements et les provocations de ceux qui criaient : « Il en a sauvé d'autres ; il ne peut se sauver lui-même ! S'il est le Sauveur du monde, qu'il descende de la Croix, et nous croirons en lui ! », il nous arrive d'entendre des voix, du dehors ou du dedans, qui sournoisement cherchent à nous persuader que nous ferions des miracles en descendant de la croix : il y a tant de besoins dans le monde, nous manquons de prêtres, de catéchistes, de témoins de l'Évangile ! C'est la tentation subtile des « petits renards qui ravagent les vignes ». Dans son commentaire du Cantique, saint Bernard la dénonce et met en garde les moines qui viennent à penser qu'ils feraient plus de bien en descendant de l'humble colline où ils sont crucifiés avec le Christ ! Mais non, dans l'Église, leur place est ici, pour garder mémoire de l'amour qui va jusqu'à l'extrême et instaure la communication du monde nouveau : bras ouverts, Cœur ouvert d'où coulent le sang et l'eau pour la civilisation de l'amour.

Samedi saint : une mystérieuse fécondité apostolique

Pour parler de l'apostolat des instituts intégralement voués à la contemplation, le concile Vatican II dans son décret sur la vie religieuse use d'une expression qui, depuis, a fait florès : « Ils entraînent le peuple de Dieu par leur exemple et procurent son accroissement par une secrète fécondité apostolique¹⁵. » Comment comprendre cette fécondité apostolique secrète et mystérieuse ?

En lisant les Évangiles, on découvre qu'il y a pour ainsi dire deux faces dans la vie du Christ : une face lumineuse ou diurne, et une face cachée ou nocturne. Les exemples abondent. Quand Jésus se présente comme le bon pasteur qui connaît ses brebis et que ses brebis connaissent (Jn 10, 14), ou quand il déclare : « Je suis la

15. Décret *Perfectae caritatis*, 7 ; Exhortation apostolique *Vita consecrata*, 8.

lumière du monde » (Jn 8, 12), il se situe sur le registre diurne : il se montre, se fait entendre. On peut le voir, le toucher. Il n'a rien à cacher, il fait tout venir à la lumière. À l'inverse, quand il évoque son retour « comme un voleur » dans la nuit, il fait appel au registre nocturne (Mt 24, 43). Les paraboles de la germination (Mt 13, 3-8. 31-32), du levain (Mt 13, 33), de l'époux qui arrive au beau milieu de la nuit (Mt 25, 1-12), sont également sur ce registre. On peut aussi penser que Jésus joue de ce double registre dans le discours sur la montagne, quand il identifie ses disciples au sel de la terre et à la lumière du monde : quoi de plus caché que le sel ? mais quoi de plus évident que la lumière ? En comparant ses disciples au sel de la terre, Jésus fait l'éloge d'une vie enfouie. En les comparant à la lumière du monde, il les encourage à rendre témoignage à l'Évangile. Une exégèse de type patristique se plairait à souligner qu'il ne commence pas par la lumière mais par le sel, ce qui peut signifier qu'il est impossible de rayonner l'Évangile si l'Évangile n'a pas d'abord pénétré nos vies. N'oublions pas non plus que, dans le mystérieux dessein de Dieu, Jésus a fait précéder son ministère public par trente ans de vie cachée.

Dès lors que la vie chrétienne est, dans son essence même, une vie en Christ et avec le Christ, tout baptisé s'engage sur un chemin où la lumière tantôt apparaît et tantôt se retire. Il est évident que certaines vocations dans l'Église manifestent plutôt le versant diurne du mystère du Christ. C'est le cas du ministère presbytéral. D'autres plutôt son versant nocturne. C'est le cas de la vie monastique. Rien d'étonnant donc si la prière dans la nuit occupe tant de place dans l'équilibre monastique. La nuit est notre point d'ancrage. Je suis presque tenté de dire que le moine vit davantage la nuit que le jour, un peu comme les bêtes sauvages, ou comme les voleurs. Nous sommes de la bande du divin Voleur. Sans nous faire voir, sans nous faire entendre, nous dévalisons l'humanité qui dort de ce qu'elle a de plus précieux : son cœur, pour le rapporter à Dieu.

Je voudrais cependant ajouter que cette forme de grand banditisme n'est pas réservée aux moines et aux moniales. On peut le dire de toute vie chrétienne authentique. Qu'est-ce que la prière sinon une action particulièrement efficace pour s'unir au Christ qui, élevé de terre, attire à lui le monde entier et l'offre à son Père ? À quoi comparer le temps perdu de la prière, qu'elle soit liturgique ou dans le secret, sinon au grain qui tombe en terre et meurt pour porter beaucoup de fruit ? Ne peut-on pas dire que la prière, pour le chrétien, tient lieu de forteresse d'où il devrait sortir comme saint Antoine de son fort, rayonnant de grâce et de vérité ? Quand saint Paul écrit aux chrétiens de Colosses : « Vous êtes morts, et votre vie

est désormais cachée avec le Christ en Dieu : quand il sera manifesté, lui qui est votre vie, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui pleins de gloire » (Col 3, 3-4), il ne s'adresse pas à des moines, mais bel et bien à des hommes et des femmes en plein monde, dont le comportement doit être tel qu'ils soient le sel de la terre et en quelque sorte le cœur du monde. Vous connaissez sans doute le petit livre du père Hans Urs von Balthasar, *Le Cœur du monde*¹⁶. Pour lui, ce cœur, c'est le cœur du Christ, le cœur charnel du Christ, dont les battements d'amour font vivre le monde. Moines ou pas moines, là est notre source, là notre communion.

Il est bon aussi de remarquer que l'Évangile qui ouvre le grand temps de la conversion chrétienne – l'Évangile du Mercredi des cendres – joue à plaisir sur ces deux registres de toute vie humaine. À partir du moment où la face lumineuse de nos vies se coupe de la face nocturne qui la protège et garantit la droiture d'intention de nos comportements, nous ne sommes plus en vérité les disciples du Seigneur et les témoins de sa grâce. Dieu se détourne d'une prière ostentatoire, d'un jeûne théâtral, et d'une aumône claironnante. Dieu se détourne d'une Église de conquête qui étale son faste, son ascèse, ou sa bienfaisance. S'ils veulent être à leur place dans l'Église et procurer l'accroissement du peuple de Dieu par une « secrète fécondité apostolique », moines et moniales doivent se garder dans le mystère du Samedi saint, où le grain, tombé en terre, meurt en rejoignant le cœur du monde. Alors, ils portent beaucoup de fruit.

Le saint Jour de Pâques : ne rien préférer à l'œuvre de Dieu

Quiconque lit sérieusement la règle de saint Benoît ne tarde pas à se rendre compte que la liturgie y tient une place de première importance. Benoît y revient fréquemment, même quand il aborde des sujets qui, à première vue, n'ont pas de rapport immédiat avec elle. Par exemple, dans le chapitre concernant le cellérier, il insiste pour que tous les biens du monastère soient traités comme les vases sacrés de l'autel¹⁷. Dans celui sur les semainiers de la cuisine, il prévoit une prière spéciale le dimanche, à la fin des matines, pour les frères qui se relaient dans les services de semaine¹⁸. Une disposition similaire est prise pour l'hebdomadier chargé de la lecture au réfectoire¹⁹. Pour sanctionner les esprits rebelles ou murmureurs, il recourt à la peine de l'excommunication qui consiste à écarter les

16. Hans Urs VON BALTHASAR, *Le cœur du monde*, Paris, Desclée de Brouwer, 1976.

17. *RB* 31, 10.

18. *RB* 35, 15-18.

19. *RB* 38.

coupables de certaines fonctions liturgiques²⁰. On pourrait multiplier les exemples qui montrent que la Règle établit un rapport direct, une sorte de va-et-vient constant entre la liturgie et la vie ordinaire dans sa matérialité la plus concrète. Quant au fameux équilibre bénédictin, c'est sans aucun doute la liturgie qui lui sert de pivot pour répartir les diverses activités de la journée monastique (les travaux, la lecture, les repas, le repos)²¹. Les semaines et l'ensemble de l'année y trouvent aussi leur point d'ancrage autour d'un centre qui est évidemment la fête de Pâques que le moine doit attendre avec la joie du désir spirituel²².

D'autres indices confirment la volonté de saint Benoît de mettre la liturgie au principe de toute l'organisation de l'école qu'il veut instituer et qu'il nomme intentionnellement « *Dominici scola servitii* (une école pour le service du Seigneur)²³ ». J'en retiens deux qui me semblent absolument majeurs.

Il y a d'abord le fait qu'en s'inspirant de *La Règle du Maître*, Benoît opère une refonte de sa présentation. Après avoir exposé dans les sept premiers chapitres les fondements de la vie monastique, il en vient aussitôt à organiser avec précision la liturgie des heures, ce qu'on pourrait appeler son « art de célébrer », auquel il consacre treize chapitres, dont la tonalité générale est donnée par le célèbre adage : « *Mens nostra concordet voci nostrae* (Que notre esprit concorde avec notre voix)²⁴. » Ce n'est sans doute pas un hasard si la Présentation générale de la liturgie des heures le cite à deux reprises et en fait pour ainsi dire la recette de la juste manière de prier en Église²⁵.

L'autre indice manifeste plus encore l'intention de saint Benoît de mettre la célébration de l'œuvre de Dieu au centre de son art de vivre. Il écrit :

À l'heure de l'office divin, dès qu'on aura entendu le signal, on laissera tout ce qu'on avait en mains et l'on accourra en toute hâte, mais avec sérieux, pour ne pas donner matière à la dissipation. Donc on ne préférera rien à l'œuvre de Dieu²⁶.

L'injonction est presque tranchante : « *Nihil operi Dei praeponatur*, (Que rien ne soit préféré à l'œuvre de Dieu). » Il s'agit donc d'une

20. *RB* 24.

21. *RB* 48.

22. *RB* 49, 7.

23. *RB*, Prologue 45.

24. *RB* 19, 7.

25. *Présentation générale de la liturgie des heures*, 105 et 108.

26. *RB* 43, 1-3.

préférence. L'office divin, pour saint Benoît, doit être mis à la première place des activités de la vie monastique. Pourquoi ? Benoît ne le dit pas explicitement. Sa règle n'explique pas, elle indique et ordonne ce qu'il faut faire, c'est-à-dire qu'elle met de l'ordre dans les choses à faire. Elle ne se s'adresse pas d'abord à l'intelligence du moine, mais à son désir de chercher vraiment Dieu. Si c'est bien lui que tu cherches, alors, quand tu entends la cloche, laisse tout ce que tu as en mains, et va célébrer l'œuvre de Dieu²⁷ ! Facile à dire et à écrire, mais quand on est sur le terrain, c'est beaucoup plus difficile à mettre en pratique. Il y a toujours plus urgent que l'office divin : un travail à finir, une lecture accrochante, une visite inattendue, une rencontre fraternelle indispensable... Mais non ! Benoît inculque à ses disciples que, la charité étant sauve bien sûr, rien n'est plus urgent que l'œuvre de Dieu ; et même si parfois on la ressent comme un pensum²⁸, rien n'est plus indispensable.

S'en tenir là serait cependant malhonnête à l'égard de notre père saint Benoît, car si sa règle ne ressemble en rien à un traité de vie spirituelle, elle est cependant habitée de fond en comble par un amour préférentiel qui, lui, est parfaitement explicite : « *Nihil amori Christi praeponere* (Ne rien préférer à l'amour du Christ)²⁹. » Et comme s'il craignait que cet énoncé ne suffise pas, le saint législateur y revient de manière encore plus absolue à la fin de la Règle en disant : « *Christo omnino nihil praeponant* (Qu'ils ne préfèrent absolument rien au Christ)³⁰. » La clé de compréhension de toute l'organisation de la vie au monastère nous est ainsi remise : c'est l'amour du Christ préféré à tout. Si le moine préfère la liturgie à toute autre activité, c'est parce que l'amour du Christ, le Seigneur de Pâques, habite sa vie et que, librement et joyeusement, il veut le préférer à tout.

Conclusion : la mémoire du monde nouveau

Nous voici arrivés au terme de ce que j'ai appelé « la route du sel », qui va des Rameaux à Pâques. Cinq étapes ont retenu notre attention pour tenter de dégager les grands traits d'une théologie de la vie cistercienne :

1. Le jour des Rameaux, choisi par l'abbé Robert et les moines de Molesme pour fonder Cîteaux, coïncidait en 1098 avec la fête du

27. Cf. aussi *RB* 58, 7. Pour saint Benoît, le zèle pour l'œuvre de Dieu est le premier critère de discernement d'une authentique vocation de chercheur de Dieu.

28. « *Pensum servitutis* », cf. *RB* 49, 5 ; 50, 4.

29. *RB* 4, 21.

30. *RB* 72, 10.

trépas de saint Benoît. Nos saints fondateurs montraient ainsi leur intention de revenir à « la pureté » de la Règle, dont le chapitre sept sur l'humilité constitue la colonne vertébrale. Nous comprenons par là que la sagesse cistercienne cherche à s'ouvrir à l'humilité de Dieu, manifestée dans l'humanité du Christ.

2. Le Jeudi saint, l'Église fait mémoire des deux gestes que le Seigneur nous a demandé de « faire » : l'eucharistie et le lavement des pieds. Saint Benoît, qui a une haute idée de la vie cénobitique, prévoit que le lavement des pieds – appelé aussi *mandatum* pour montrer son lien avec le *commandement* nouveau – sera célébré chaque semaine, comme un signe de la charité que les frères doivent se témoigner les uns aux autres à l'école du service du Seigneur. Après un temps où ce geste a été délaissé dans nos monastères, nous le retrouvons peu à peu et pour ainsi dire à neuf. On peut penser qu'il y a là un trésor à découvrir pour la nouvelle évangélisation.

3. Le Vendredi saint, Jésus va jusqu'au bout de la mission que le Père lui a confiée. Sur l'humble colline du Calvaire, il remet son esprit entre ses mains et opère son plus grand miracle : le salut du monde. Les vœux monastiques – obéissance, stabilité, conversion de mœurs –, et les comportements qu'ils induisent – pauvreté, chasteté, silence, humilité –, sont les clous qui fixent les moines à la croix du Sauveur. C'est ainsi qu'ils manifestent le Christ dans sa contemplation sur la montagne où, élevé de terre, il attire à lui tous les hommes.

4. Le Samedi saint, pareil au grain de blé enfoui en terre qui meurt pour porter du fruit, les moines suivent le Christ au cœur du monde pour le retourner de l'intérieur. À la manière des voleurs, c'est dans la nuit, cachés avec le Christ en Dieu, que leur vie se déploie en mystérieuse fécondité apostolique.

5. Le jour de Pâques sert de pivot à toute la règle de saint Benoît. Les moines doivent le préparer et l'attendre dans la joie d'un grand désir. Sept fois par jour, en célébrant « l'œuvre de Dieu », leurs travaux, leurs services et toutes leurs activités viennent s'y retremper. De cette façon, ils déjouent le piège de l'activisme et recentrent résolument leur vie du côté où l'on ne préfère absolument rien au Christ mort et ressuscité. C'est dire combien la vie monastique – en l'occurrence, la vie cistercienne – est en continue tension eschatologique. Au cœur de l'Église, elle est la mémoire du monde nouveau. C'est sans doute la raison qui explique pourquoi le chant, en tant qu'expression de la prière commune, y tient tant de place. Jour et nuit, le chœur (et aussi le

cœur !) des moines s'unit à la voix des anges et de tous les saints pour clamer la victoire de l'Agneau : « Amen, Alléluia, louange, gloire, sagesse, action de grâce à notre Dieu, maintenant, et dans tous les siècles ! »

Abbaye de Cîteaux

FR – 21700 SAINT NICOLAS-LÈS-CÎTEAUX

Olivier QUENARDEL, ocsa

abbé